Zeitschrift: L'ami du patois : trimestriel romand
Band: 16 (1988)
Heft: 63

Rubrik: Pages jurassiennes
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Pages jurassiennes

201-3592 H

LE PETE SAIPIN DE NA

In peté saipïn aivait cra dains le cratan de lai Combe de la Vouivra, è se piaisait bïn en lai lombre des gros bôs. Tchaind le soroiye taipait su lai téte des gros saipïns, lu è l'était bïn à fras, c'était bïn lai mainme tchose tchaind l'oûere sossiyait, lu è ne sentait quasi ren. Tot compte fait, è l'était haiyuroux. Le pie coitchi dains lai mosse, quéques côps des freumis y faisaïnt les gatouéyes en péssaint su ses raiçennes, è y aivait mainme ïn djoué enne môtelle qu'aivait aivu le toupet de vni creuyi ïn ptchu, çoli aivait fait enne moûnire. En sai faiçon, bïn chur, le peté saipïn aivait sori.
Mains y bé djoué, nos étaïnt en déschembre, è l'aivait noidgi, le peté saipïn oyit des afaints que djasaïnt de Nâ, de saipïns de Nâ. Le pus pras de lu se boté ai criyè en y hanne que les seuyait.
– Révise Onçia, c'tu-li è la bé !
C'tu que pailait était ïn afaint de dîe ans. Son peté ïndexe pontè de mai san, è l'aivait révè sai mtaine, aivo l'âtre main, è se réssuait lai meuque dos son naiz. Les afaints aivaïnt de lai noi djunque a tchu, ès s'étaïnt tus râtè devaint moi.
– Oh sié !. Onçia è fât le pare, è lé djeute lai bouenne hâtou po le botè a poiye diè ïn âtre.
– Vos étes bïn dgentils les afaints, mains y crès que c'a dannaidge de le raîçie; ïn djoué, tchaind qu'è l'airait crâs, aivo sai béye ont airait poyus faire de bés lavons po faire des moubyes.
– T'és réson Onçia, mains y muse tot d'ïn côp; se, pus tôt que de le raîçie, on creuyait a di toué po pare le saipïn aivo les raîçennes, le botè aivo lai téerre dains ïn soiya di temps de Nâ, pe, aiprés les fétes le rebotè, quoi le repiaintè lè voué nos l'ains pris. Qu'asse que t'en muse Onçia ?
– T'é enne saqueurdie de bouenne idèe boûeba, ç'a c'que nos vlent faire, è fât creuyie sains entchaipiè les raiçennes, pouéche-que, sains

raîçennes le saipïn veut soitchi.
Les afaints ai djronye, dains lai noi, aivo lu mains creuyant po dégaidgie les raiçennes. En ren de temps le peté saipïn a tirie feu. Les raiçennes empaiquetèes dains ïn sè, è là empouétchè pai l'Onçia en l'hôtâ.
Tote lai rote se bote a traivaiye po piaintè le saipïn dains ïn peté bossa. On repièye aivo précâtion les raiçennes, ïn po de téerre, de l'âve po le teni a frâs voili note saipïn pouétchè dains le poiye. A bout de ses braintches on n'y aiccreutche des bôles totes brillaintes, di chocolat, des paiyattes que çiérant cment des éluzes, des tchaindoiles. Le soi de Nâ, ce n'a pon les freumis que sont su son pie, mains enne petéte étâle voué les afaints int botè l'afaint D'Jésus coutchi su de l'étrain, lai Saïnte Virdge, Saïnt Djoset. E y é aito ïn aîne, ïn bûe, des motons è pe des boirdgies que pouétchant des paiquaits.
Les dgens tchaintant aivo les afaints, les tchaindoiles enfûlèes fint cment des étoiles dains les euyes des petés. C'que ç'à bé !
Le peté saipïn se tïnt drait, è l'en rébie son cratan. Tote lai neûe les tchaints, les cieutches gréniyants, les dgens fétant lai néssaince di Saveur di monde. C'te neûe ai péssèe cment ïn sondge.
Les fétes de fïn d'ennaie péssèes, les afaints int demaindè a l'Onçia de les raimouénè dains le bôs po repiaintè le peté saipïn, lai voué ès l'aivaïnt pris. Tote lai rote é repris le tchemïn di cratan. Les raiçennes ai nové dains lai téerre, djunque a bontemps le peté saipïn; dains son laingaidge bïn chur ! ne piaque de raicontè és osés, en totes les petétes bétes des bôs le bé Nâ qu'è lé péssè, dains enne mâson pienne d'afaints. L'ennaie que vïnt, è l'airé cra de vïngtche cintimètres, è ne poré pus rentrè dains le poiye, ç'a dannaidge !
Povu que les afaints en l'écôle aiyaïnt raicontè és âtres caimerades cment ès int fait aivo lu saipïn de Nâ, qu'ès l'int repiantè lai voué le Bon Dûe l'aivait voûnie.
Dïnche-lai, crèbïn que lai premîre senaine de djainvrie les devaints d'hôtâs ne vlent pus resannaie en des cemetïres de petés saipïns.

M.-L. Oberli

★

LE PETIT SAPIN DE NOEL

Un petit sapin avait poussé dans le crêt de la Combe de la Vouivre, il se plaisait bien à l'ombre des grands bois. Quand le soleil tapait sur la tête des grands sapins, lui, il était bien au frais, c'était la même chose quand le vent soufflait, lui il ne sentait presque rien. Tout compte fait, il était heureux. Le pied caché dans la mousse, quelque-

fois des fourmis lui faisaient les chatouilles en passant sur ses racines; il y avait même un jour, une taupe qui avait eu le toupet de venir creuser un trou. Cela avait fait une taupinière. A sa façon, bien sûr, le petit sapin avait souri.
Mais un jour, nous étions en décembre, il avait neigé, le petit sapin entendit des enfants qui parlaient de Noël, de sapins de Noël.
Le plus proche de lui se mit à crier à un homme qui les suivait :
— Regarde oncle, celui-là il est beau !
Celui qui parlait était un enfant de dix ans. Son petit index pointé dans ma direction, il avait enlevé sa mitaine, avec l'autre main il s'essuyait le nique sous le nez.
Les enfants avaient de la neige jusqu'au derrière, ils s'étaient tous arrêtés devant moi.
— Oh si ! oncle, il faut le prendre, il a juste la bonne hauteur pour le mettre à la chambre dit un autre.
— Vous êtes bien gentils les enfants, mais je crois que c'est dommage de le scier; un jour, quand il aura poussé, avec sa bille on aurait pu faire des planches pour fabriquer des meubles.
— Tu as raison oncle, mais je pense tout à coup. Si,plutôt que le scier, on creusait autour pour prendre le sapin avec les racines, le mettre avec la terre dans une seille du temps de Noël, puis après les fêtes le remettre, quoi le replanter là où nous l'avons pris. Qu'est-ce que tu en penses oncle ?
— Tu as une sacrée bonne idée, petit garçon, c'est ce que nous voulons faire. Il faut creuser sans entailler les racines, parce que sans racines le sapin veut sécher.
Les enfants, à genoux dans la neige, avec leurs mains creusent pour dégager les racines. En rien de temps, le petit sapin est tiré dehors. Les racines empaquetées dans un sac, il est emporté par l'oncle à la maison. Toute la bande se met au travail pour planter le sapin dans un petit tonneau. On replie avec précaution les racines, un peu de terre, de l'eau pour le tenir au frais, voilà notre sapin porté dans la chambre. Au bout des branches on y accroche des boules toutes brillantes, du chocolat, des paillettes qui éclairent comme des éclairs, des chandelles.
Le soir de Noël, ce n'est pas les fourmis qui sont à son pied, mais une petite étable où les enfants ont mis l'enfant Jésus couché sur la paille, la Sainte Vierge, Saint Joseph. Il y a aussi un âne, un boeuf, des moutons, et puis des bergers qui portent des paquets. Les gens chantent avec les enfants. Les chandelles allumées font comme des étoiles dans les yeux des petits. Ce que c'est beau !
Le petit sapin se tient droit, il en oublie son crêt. Toute la nuit, les chants, les cloches qui carillonnent, les gens fêtent la naissance du Sauveur du monde. Cette nuit a passé comme un songe.
Les fêtes de fin d'année passées, les enfants ont demandé à l'oncle

ASSEMBLEE GENERALE DE L'AMICALE DES PATOISANTS VADAIS

Le 26 novembre écoulé, eut lieu l'assemblée du bilan des différentes activités de notre Amicale. Ces activités sont : le chant, le théâtre, la danse, le loto et bien sûr les diverses prestations tout au long de l'année.

Cette assemblée ouverte et présidée par sa nouvelle présidente Mme A. Montavon laquelle donna la parole au secrétaire des verbaux pour leurs lectures, aucune objection quant à leur teneur, donc acceptés avec remerciements à son auteur.

Le rapport de la présidente releva les phases diverses de l'activité de l'année 1988.

Dans le rapport du directeur de la chorale M. E Joliat, chacun a pu percevoir ce qu'il attendait des chanteurs et malgré la brièveté du dit rapport celui-ci fut très applaudi. Vint ensuite le rapport du caissier, G. Cortat, qui nous présenta des comptes clairs et bien présentés. Un merci spécial lui fut adressé pour le soin qu'il voue à nos finances.

Après le rapport des vérifications Madame V. Wiser et G. Seuret, les comptes furent acceptés, et décharge fut donnée au caissier. Pour la commission de chant il appartint à M. Joliat de s'exprimer, prévoyant des suggestions importantes pour l'avenir. Le responsable de la danse, Ch. Seidler nous expose le travail accompli et ses projets à court terme; lui aussi fut applaudi.

Enfin la commission des costumes par la bouche de Mme Montavon, nous apprend que deux costumes ont été confectionnés en 1988.

Admission : aucune

Démission : aucune à proprement parler, mais deux démissions au sein du comité, d'où deux mutations dans l'Amicale.

L'Assemblée a eut le privilège d'accueillir son aumônier, M. l'abbé François Guenat, qui s'est plut à dire sa joie d'être des nôtres.

Relevons aussi la présence de trois membres fondateurs qui sont J. Miserez, J. Steulet et P. Chappuis, eux aussi étaient ravis.

Après la partie officielle, un bon repas nous fut servi par la famille Comte, tenancier de l'établissement.

Et la soirée se termina dans la bonne humeur, par des chants et aux sons des accordéons bien joués par des virtuoses en herbe. Récidives en 1989 et vive l'Amicale des patoisants vâdais et bons voeux à tous.

H. Bron

49-759 F

Amicale des patoisants d'Ajoie et du Clos-du-Doubs

par Monsieur :

R. Gaio

UN AUTRE SOUVENIR D'ENFANCE

Quand j'étais enfant, nos gens étaient de petits paysans. Nous avions une jument qui nous donnait un poulain chaque année, quatre vaches et puis une chèvre. Il y avait aussi des porcs, des lapins, des chats. Nous n'avions pas de chien. Notre chèvre donnait naissance à un ou deux cabris chaque printemps. Certaines fois, on les vendait ou bien, on les bouchoyait, c'était de la bonne viande. Nous en avions toujours pour Pâques. Nous étions bien contents de changer un peu, car constamment du porc, on en fatiguait. Mais pour avoir des cabris, il fallait faire porter cette bête. C'était tout une affaire parce qu'il fallait aller bien loin de chez nous.

Malgré que nous avions un cheval qui pétait à l'écurie, on était obligé de conduire cette chèvre à pied. Il faillait traverser trois villages; les enfants nous criaient des méchancetés : "Mets-lui des guides et saute dessus; tu devais l'atteler , cela irait plus vite; tu n'as pas besoin d'aller plus loin, je veux bien faire l'affaire". On venait fâché mais finalement faisant mine de rien, on passait son chemin.

Lorsqu'on arrivait à peu prés sur place, depuis bien loin, ça puait. Tonnerre, on en prenait plus avec le nez qu'avec une pelle. Malgré cela, il fallait que ce vilain bouc fasse son travail. Parfois, la femme nous expédiait dehors pour qu'on ne voie pas ce qui se passait, mais moi, j'étais bien au courant.

Cela coûtait quarante sous et nous voilà prêts pour repartir. La bonne femme nous donnait des pommes douces qu'on ne pouvait pas manger tant elles empestaient. On les écrasait et on les donnait à manger à cette chèvre. Certaines fois, elle ne voulait même pas les toucher.

C'était une pitié de revenir contre la maison, la pauvre bête était fatiguée. Il fallait la tirer de toutes ses forces pour la faire avancer. Mon Dieu qu'on avait du mal, il fallait la moitié plus de temps pour le retour que pour aller. Ces sales gamins recommençaient à se moquer de nous, ils étaient même souvent méchants.

Arrivés à l'écurie, on était aussi mal en point que la promeneuse, on était très fatigués. On osait pas se plaindre, on ne faisait pas d'avance, parce que l'année suivante, il fallait remettre ça.

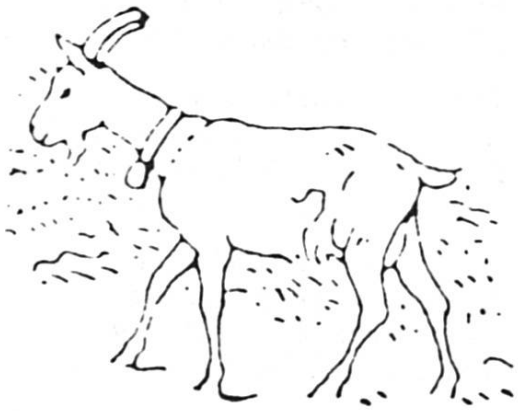
IN ATRE SEUVENI D'AFAINCE

Tiaind i étôs afaint, nos dgens étïnt des p'téts paysains. Nôs aivïns enne djement que nôs beyais ïn polain tos les ans, quaitre vaitches è peus enne tchievre. E y aivait âchi des poues, des tçhnis, des tchaits. Mains nôs n'aivïnt pe de tchïn. Note tchievre botaie bé ün ou doux tchevris tos les paitchi-feus. Des côps, nôs les vendïns ou bïn nôs les boétchayins,c'était de lai boinne tchie Nôs en aivïn aidé po Paitçhes, nôs étïns bïn aiges d'ïn pô tchaindgie, touedje di poue po fini, an sôlaie.

Mains po aivoi des tchevris, è faillait faire è poétchaie c'te béte. C'était tote enne aiffaire poche qu'è faillait allaie bïn loin de tchie nôs.

Dâ que nos aivïns ïn tchvâ que pataie en l'étâle, an était oblidgie de monnaie c'te gaiysse è pie. E faillait travoichie trâs v'laidges. Chu not péssaidge, les afaints nôs breûyint des métchaintès : "Bote iy des des dyides è peus te sâteré dechu, te dairôs l'aipiayie, çoli adrait pus vite, te n'é pe fâte d'allaie pus loin, i veus dje bïn faire l'aiffaire". An veniait tot noi de gregne, mains po fini, an fesâit minne de ran, an péssaie son tchemïn.

Tiaind an airrivaie è pô pré chu piaice, dâ bïn loin çoli puaie. Bogre de tchïn, an en preniaie pus aivô le nèz qu'aivô enne pâle. Magrè çoli, è faillait que ci peut boc feseuche sai bésaigne. Des côps, lai fanne nôs enviaie defeûs po qu'an voyeuche pe ço que se péssaie, mains moi, i étôs bïn à courant.



Coli côtai quairante sous è peus voili que nôs étïns prâts po r'paitchi. La boinne fanne nôs beyait des pammes douçattes qu'an ne poyait pe maindgie foueche qu'elles empechtïn. An les écraisaie po les beyie è maindgie en c'te tchievre. Des côps, elle ne les v'lait piepe toutchi.

C'était enne pidie de r'veni contre l'hôtâ, lai pouere béte était sôle. E lai faillait tirie de totes ses foueches po lai faire aivaincie. Mon Due qu'an aivait di mâ, è faillait lai moitie pus le temps po le r'toué que po allaie. Ces tchairvôtes de gamins r'ècmencïnt de se fotre de nôs, des côps qu'èls étïns meinme métchaints.

Airrivaie en l'étâle, nôs étïns chi mâ à point que lai pormenouse, nôs étïns tot éroyenaie. An oûejaie pe se piaindre, an ne faisait pe d'aivaince, poche que l'annaie d'aiprés, è faillait r'émeudre.